

**SERGE
LATOUCHE**

**L'abondance
frugale
comme
art de vivre**

*Bonheur, gastronomie
et décroissance*



INÉDIT

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Aujourd'hui, nous assistons à la faillite du bonheur quantifié promis par la modernité et, avec lui, à un *crash* écologique assuré. Face à cette crise de la société de la croissance, il est nécessaire d'inventer une société de l'abondance frugale. La frugalité fait l'économie de toute consommation non nécessaire : elle implique une limitation volontaire de ses besoins, mais n'exclut ni la convivialité ni une certaine forme d'hédonisme. Cette réhabilitation de la joie de vivre passe par celle des saveurs. La gastronomie, comprise comme l'art de bien manger grâce à une cuisine saine et raffinée, sans être ni ascétique ni orgiaque, fait partie, sans s'y réduire, de cet art de vivre préconisé par la décroissance.

Collection dirigée par Lidia Breda

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Comment réenchanter le monde. La décroissance
et le sacré*

Serge Latouche

L'abondance frugale comme art de vivre

Bonheur, gastronomie
et décroissance

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : © *Le bal des cerises* (détail)
© Amélie Chassary.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020

ISBN : 978-2-7436-5138-1

« Une intolérance démente nous ceinture. Son cheval de Troie est le mot *bonheur*. Et je crois cela mortel. »

René CHAR¹

Si le bonheur est généralement associé à l'abondance, il ne l'est jamais avec la frugalité. L'idéologie du bonheur s'est développée, en effet, en même temps que celle du progrès avec la modernité. « Nager dans le bonheur », suivant l'expression populaire, c'est vivre dans le confort et l'aisance matérielle, au milieu d'une accumulation d'objets censés engendrer le bien-être. La frugalité, au contraire, sans être nécessairement austère, fait l'économie de toute consommation non nécessaire, mais peut être cependant joyeuse. Elle n'implique qu'une autolimitation volontaire

de nos besoins, mais n'exclut ni la convivialité ni une certaine forme d'hédonisme. La gastronomie, comprise comme l'art de bien manger grâce à une cuisine saine, raffinée sans être ni ascétique ni orgiaque, fait partie de cet art de vivre préconisé par la décroissance². Bien évidemment, la décroissance ne prétend pas qu'elle constitue le seul ingrédient d'une joie de vivre dans la frugalité et la convivialité. L'association de l'épicurisme à la décroissance n'est pas pour déplaire aux « objecteurs de croissance » – Épicure est considéré, en effet, comme un précurseur³. Toutefois, il s'agit là d'une référence à sa philosophie authentique et non à la déformation vulgaire qui en a été faite...

Les paradoxes du bonheur apparaissent de façon frappante, si on réfléchit au contraste entre les ambiguïtés de l'expression « la décroissance heureuse » qui m'est attribuée à tort et qui a été proposée par Maurizio Pallante comme titre d'un manifeste, et la fameuse formule de Saint-Just (1767-1794) : « Le bonheur est une idée neuve en Europe. » Il est clair que si Pallante a lancé son manifeste avec un tel intitulé, ce n'est pas parce que le bonheur serait une idée neuve liée au programme de la modernité, qui donnera naissance à la société de croissance, à savoir, le plus grand bonheur pour le plus grand nombre, mais bien parce

que le bonheur semble une aspiration partagée par tous, à la fois universelle et transhistorique⁴.

On a, en effet, une infinité de témoignages selon lesquels le bonheur serait une aspiration congénitale à la nature humaine, si l'on accepte sans critique les traductions des auteurs anciens ou étrangers. Sénèque, dans *De vita beata*, écrit par exemple : « Tous veulent vivre heureux mais quant à voir ce qui produit la vie heureuse, c'est là qu'ils ne voient pas clair. » Augustin, dans un texte du même titre, bien que préconisant l'austérité, reste encore sur la même ligne : « Le désir de bonheur est essentiel à l'homme ; il est le mobile de tous nos actes. » De même, Spinoza, dans l'*Éthique* (1677) : « Le désir de vivre heureux ou de bien vivre, de bien agir est l'essence même de l'homme. » Et Pascal (1670) plus explicitement encore : « Tous les hommes recherchent le bonheur. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre » (« Le souverain bien », dans les *Pensées*). John Locke, dans son

Essai sur l'entendement humain, parle d'instinct de « la poursuite du bonheur ». « La plus haute perfection d'une nature raisonnable, écrit-il, réside en la poursuite attentive et constante du bonheur authentique et ferme, de même le souci de soi de ne pas prendre un bonheur imaginaire pour un bonheur réel est le fondement nécessaire de notre liberté. » Toutefois, réserve importante, pour les théologiens médiévaux, à la suite d'Augustin, seule la vie d'ascèse et d'abstinence prônée par le christianisme permet d'atteindre la « béatitude », et encore presque uniquement *post mortem*.

S'il faut prendre très au sérieux la déclaration de Saint-Just, c'est qu'émerge à la veille de la Révolution française une aspiration différente de la *béatitude* céleste et de la *félicité* publique antérieures⁵. Le contenu de la *félicité béate* a profondément changé. Il s'agit désormais d'un bien-être matériel et individuel, antichambre du PIB (produit intérieur brut) par tête des économistes dont la dimension éthique est faible, voire nulle. Il faut donc s'interroger sur le scandale sémantique : les mots, en même temps qu'ils nous permettent de communiquer et de nous comprendre, sont aussi des pièges sources de malentendus. S'il est difficile de prime abord de soutenir que la recherche du bonheur n'apparaît qu'au XVII^e-XVIII^e siècle, il est clair que l'*eudaimonia* poursuivi par les Grecs,

quelque chose comme la vie bonne et la cité heureuse, n'a pas grand-chose à voir avec le *happyness* de Locke et de Bentham. Il conviendrait au minimum de parler d'un *bonheur ancien* et d'un *bonheur moderne*, comme Benjamin Constant parle d'une liberté des Anciens et des Modernes.

On peut faire l'hypothèse qu'il existe dans toutes les communautés humaines et pour chacun de leurs membres une aspiration à une vie « bonne ». On présupposera pour les besoins de l'enquête (à tort très certainement) que l'expression « vie bonne » constitue un terme neutre et non connoté pour désigner cette aspiration *pluri-verselle* et transhistorique qui se traduit dans les diverses langues, cultures et époques à travers des concepts différents tels que : *Glück*, *bonheur*, *felicità*, *happiness*, etc., mais aussi *bamtaare* (pular), *sumak kawsay* (quechua), etc. On tiendra toutes ces expressions pour ce que le philosophe et théologien indo-catalan Raimon Panikkar a appelé des *équivalents homéomorphiques* de la « bonne vie⁶ ». Le « bonheur », dans ses différentes variantes linguistiques européennes, mais surtout dans le sens français du terme, a certainement constitué la forme de la « vie bonne » de la modernité naissante.

En dépit de tout l'intérêt d'une telle recherche, on ne s'intéressera pas ici à savoir comment la bonne vie s'est incarnée d'abord dans la *beatitudo*

médiévale, mais seulement au double mouvement de réduction et d'involution qui s'est produit de l'âge des Lumières à nos jours : celui de l'émergence du bonheur à sa réduction *économiste* comme « produit intérieur brut *per capita* », puis celui de la critique des indicateurs de richesse à la naissance de l'aspiration *retrovée* au *buen vivir*, à l'abondance frugale, à la sobriété heureuse dans un contexte de « prospérité sans croissance » pour le dire comme Tim Jackson⁷. Finalement, si on prend à la lettre le jugement de René Char cité en exergue, le mot « bonheur » devrait s'ajouter à la liste des « mots toxiques (*toxic words*) » dressée par Ivan Illich, aux côtés de développement, environnement, égalité, aide, marché, besoin, etc., en raison des confusions qu'il engendre et des malentendus qu'il véhicule⁸.

PREMIÈRE PARTIE

**La décroissance
et les paradoxes du bonheur**

La joie de vivre dans la frugalité¹

1

Les vicissitudes de la « vie bonne » : de la béatitude au bien-avoir

C'est dans son rapport sur une nouvelle politique sociale du 13 ventôse an II (3 mars 1794) – soit quatre mois avant Thermidor et sa mort sur l'échafaud à vingt-sept ans, au côté de Robespierre – que Louis Antoine de Saint-Just déclare : « Que l'Europe apprenne que vous ne voulez plus un malheureux ni un oppresseur sur le territoire français, que cet exemple fructifie sur la terre ; qu'il y propage l'amour des vertus et le bonheur ! Le bonheur est une idée neuve en Europe¹. » Si le bonheur est une idée neuve en Europe, cela résulte de la rupture opérée par le grand mouvement européen qui agite ce qu'on appelait à l'époque la « République des lettres », avant de bouleverser la vie des peuples en parcourant à cheval l'Europe au galop sous le nom de l'« Esprit du siècle » et incarné selon Hegel

par celui-là même qu'il devait saluer sur son passage à Iéna, Napoléon Bonaparte... Ce mouvement cosmopolite, les Lumières (l'*Aufklärung*, l'*Enlightment*, l'*Illuminismo*), marquait un bouleversement radical avec l'*œcoumène* chrétien (ce Moyen Âge présumé sombre ou obscur) dont l'idéal de bonne vie s'exprimait dans la langue des clercs par le latin *beatitudo*. La béatitude était fortement spirituelle, voire céleste, immatérielle et collective (la fameuse communion des saints vidée de son contenu par Luther²). Les moines et les ermites qui écrivaient sur leur porte : « *O beata solitudo, o sola beatitudo* », pouvaient seuls prétendre l'anticiper par la pensée au milieu de cette vallée de larmes...

Le champ sémantique de chacun des termes utilisés dans les diverses langues indo-européennes pour dire le « bonheur » est sensiblement différent en fonction du contexte culturel et historique. *Bonheur*, *happiness*, *felicità*, *jubilación*, *Gluck* ne sont pas parfaitement interchangeables. Le mot bonheur n'apparaît qu'au XIII^e siècle et vient du latin *augurium* (et non de *hora*/heure) ; il signifie donc « bon augure ». « Bonheur » traduit normalement l'italien *felicità*, bien que le français connaisse aussi le terme de *félicité* qui en est la traduction littérale. Voltaire, chargé par Diderot et d'Alembert de l'article « Heureux » pour

l'*Encyclopédie* (vol. 15), note la différence de la félicité d'avec le bonheur. La félicité, écrit-il, « est l'état permanent, du moins pour quelque temps, d'une âme contente, et cet état est bien rare. Le bonheur vient du dehors, c'est originairement une bonne heure. [...] On peut avoir un bonheur sans être heureux. Un homme a eu le bonheur d'échapper à un piège, et n'est quelquefois que plus malheureux ; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité. Il y a encore de la différence entre un bonheur et le bonheur, différence que le mot félicité n'admet point. Un bonheur est un événement heureux. Le bonheur pris indéfiniment, signifie une suite de ces événements. Le plaisir est un sentiment agréable et passager, le bonheur considéré comme sentiment est une suite de plaisirs, la prospérité une suite d'heureux événements, la félicité une jouissance intime de sa prospérité³. » La *felicità*, sur laquelle raisonne l'*Illuminismo* napolitain, est d'abord publique, il s'agit moins d'une recherche individuelle de *prospérité* que d'un objectif du *buon governo* du Prince. C'est une béatitude terrestre collective en quelque sorte. On ne fait pas encore son salut tout seul. En passant de l'École napolitaine d'Antonio Genovesi à l'École écossaise d'Adam Smith, on passe de la *félicité* publique à la félicité *du* public. L'émergence du bonheur comme « idée neuve »

étant concomitante de la montée de l'idéologie libérale comme projet de construction d'une société individualiste préconisant la neutralité éthique du gouvernement afin d'éviter les conflits meurtriers, il revient à chacun (et non à la religion ou à l'État) de définir sa conception du bonheur, pour éviter les guerres de religion. Du coup, le bien commun disparaît ; à la fois parce qu'il n'y a plus de bien – soit une définition absolue du Bien – et encore moins de commun, puisque les *commons* (les communaux) sont en voie de disparition et que chacun ne s'occupe que de ses intérêts propres. Le *buon governo* se réduit à ce qu'on appelle aujourd'hui la *good governance*, c'est-à-dire la gestion minimale du cadre du libre jeu des intérêts particuliers. Pour les Modernes, le bonheur est finalement indissociable de l'argent. La monnaie étant, en effet, comme disent les économistes, de la « liberté frappée », elle est le moyen de réaliser toutes les fins possibles dans un monde intégralement marchand. Le bonheur consiste donc à gagner le plus possible. Pour les Américains, c'est une évidence. Même si l'on concède le fait que l'argent ne fait pas toujours le bonheur, il y a unanimité pour dire et penser que son absence rend malheureux. Dans le mégacapitalisme, le capitalisme mondialisé, cette idée triomphe, et dans les faits, à la suite de la destruction du

vernaculaire, elle devient vraie. C'est une prophétie autoréalisatrice en quelque sorte. La morale étant exclue, le bonheur moderne n'a rien à voir avec la vie bonne. Il y a équivalence entre bonheur et richesse⁴. L'émergence du « bonheur » comme idée neuve est donc concomitante de la colonisation de l'imaginaire par l'économique. La dimension *économiste* du sens du mot bonheur était inscrite en quelque sorte dès son origine. Déjà, Antoine de Montchrestien, dans son *Traité d'économie politique* de 1615, affirmait significativement : « L'heur des hommes consiste principalement en la richesse. » La réduction de la vie bonne à l'indice du PIB est abondamment illustrée dans la littérature économique, tandis que le virage éthique à 180 degrés qui a rendu cette évolution possible et qui se produit entre le XVI^e et le XVII^e siècle en Occident mérite d'être explicité pour bien comprendre ce bouleversement.

Du plus grand bonheur pour le plus grand nombre au plus fort PIB par tête

Le grand philosophe de la technique, Jacques Ellul, évoque aussi de son côté la fameuse formule de Saint-Just et commente ainsi le contexte de son énonciation : « Lorsque Saint-Just a proclamé sa

célèbre formule selon laquelle le bonheur est une idée neuve en Europe, [...] ce qui était nouveau, et ne fait pas de doute que c'est cela que Saint-Just visait, c'était un changement de moyens : l'industrialisation, la croissance de la consommation d'une richesse qui aurait dû profiter à tous, en même temps que la République proclamant la Liberté et l'Égalité, lui apparaissaient comme les moyens rendant enfin *possible et concrète* l'idée du bonheur. Ce qui avait changé, c'est que l'on sortait de l'idée pour entrer dans la réalisation possible⁵. » Même si pour le disciple de Rousseau qu'est Saint-Just, le bonheur est indissociable de la vertu, les dimensions matérielle et individuelle du PIB par tête des économistes sont bien présentes. Comme le note encore justement Ellul, c'est de la consommation de produits manufacturés qu'il s'agit. Les thermidoriens ne se priveront d'ailleurs pas de moquer, pour s'en débarrasser, le moralisme du « jeune étourdi de 26 ans (Saint-Just), à peine échappé de la poussière de l'école » qui leur avait dit « d'un ton de suffisance [...]. Ce n'est pas le bonheur de Persépolis, c'est celui de Sparte que nous vous avons promis⁶ ». Avec un certain cynisme, anticipant l'hédonisme de l'après-Thermidor, Voltaire éclairait déjà lumineusement le changement du contexte ; il notait en effet : « Vers 1750, la nation rassasiée de

réflexions morales et de disputes théologiques sur la grâce et les convulsions se mit enfin à raisonner sur les blés⁷. » Le docteur Quesnay et la doctrine physiocratique sont passés par là, et dans les discussions de salon et auprès du Prince, ils ont remplacé Bossuet et la théologie... Le bonheur, comme bien-être matériel, est donc directement fonction de *la richesse des nations*. Et effectivement, dans ce sens-là, il s'agit bien d'une idée neuve qui émerge un peu partout en Europe, mais principalement en Angleterre (*happiness*) et en France. *L'idéologie du bonheur* est étroitement connectée à celle du progrès qui se développe à la même époque (Turgot et Condorcet, pour la France, Francis Bacon, puis Locke en Angleterre) ; chacune renforce l'autre et lui sert de caution. Le bonheur incorpore d'ailleurs en lui-même sa propre *progression*. À la différence de la « vie béate » des Anciens, il n'est pas statique : ce n'est pas seulement la vie bonne qui est promise, c'est la vie *meilleure*. Locke parle fort justement de la poursuite du bonheur (*pursuit of happiness*), comme un objectif qui n'a pas de terme. Et par la suite avec Bentham et bien d'autres, il sera question du « plus grand bonheur ». La déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776 des États-Unis d'Amérique, pays où sur un terrain prétendu vierge se réalise l'idéal des Lumières, s'en inspire et proclame comme